

Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de Lilliput,
Monsieur le Recteur Lewinsky,
Mesdames et Messieurs les éminents Professeurs,
Chers étudiantes et étudiants,
Mesdames et Messieurs,
Chère Yasmina Reza

C'est un honneur et un plaisir pour moi que de vous souhaiter la bienvenue à ce sixième *Dies academicus* de l'Université Gulliver à Zurich, fondée en 2015 grâce au soutien, notamment, de la « Closed Society Foundation » lancée par Victor Orban et grâce au mécénat de la NASA, la « Nouvelle Association pour une Science Alternative », sous le haut patronat de Donald Trump et de Jair Bolsonaro.

La pandémie, vous le savez, nous oblige malheureusement de tenir nos festivités cette année sous la seule forme d'une visioconférence, mais cela ne nous empêchera pas de fêter dignement la nouvelle docteure *honoris causa* de notre université, Madame Yasmina Reza, qui a été désignée comme lauréate par notre *Faculté des Lettres Trop Humaines*, dont j'ai l'honneur d'être actuellement le Doyen.

Mesdames et Messieurs,
L'Université, on le sait, n'est pas toujours très rapide ni très adroite quand il s'agit de reconnaître à leur juste valeur les artistes de l'extrême contemporain. En 1925, l'Université de Francfort a ainsi refusé la thèse d'habilitation d'un certain Walter Benjamin – une maladresse évidente que même la remise du doctorat *honoris causa* de l'Université de Lausanne en 1937 à un charmant Italien, en la personne de Benito Mussolini, n'a malheureusement pas su complètement effacer.

Et il en va souvent de même avec les écrivains. Le Prix Nobel de littérature par exemple n'a jamais été attribué ni à Proust ni à Kafka, à Virginia Woolfe ou à Philip Roth, et il fallait sans doute la chance inouïe d'une Guerre mondiale particulièrement meurtrière pour que le Suisse Carl Spitteler ait été choisi comme lauréat plus ou moins neutre en 1919 – on vient d'ailleurs d'en fêter copieusement le centenaire, ce qui a eu l'avantage non négligeable de nous dispenser de lire ses livres.

Mais revenons à notre chère Université Gulliver et surtout à notre lauréate dont l'œuvre, à en croire certaines mauvaises langues, n'aurait pas reçu de la part du monde académique l'attention qu'à l'évidence, elle mérite. Ce qui en soi, on en conviendra, ne serait pas forcément mauvais signe : car si l'on n'est peut-être pas tellement étudié par quelques universitaires, on est en revanche lu, on est mis en scène, on est regardé avec attention et souvent avec passion par un public beaucoup plus vaste.

Cela dit, je suis aujourd'hui heureux de pouvoir affirmer que nous sommes en mesure de sauver l'honneur du monde académique qui, quoi qu'on en dise, a bel et bien accordé de l'attention à l'œuvre de Yasmina Reza. Pour ce faire, j'ai demandé à mes confrères académiques du monde entier de me signaler les études, les articles savants et les communications qui se sont penchés sur son œuvre, et j'ai été comblé.

C'est donc les résultats de cette petite enquête que je me fais un plaisir de vous dévoiler aujourd'hui.

Commençons, si vous le voulez bien, par la recherche américaine, dont tout le monde reconnaît aujourd'hui l'excellence – à l'exception peut-être d'un homme blond qui a récemment perdu de l'importance. L'une des forces de la recherche américaine est sans doute de réussir à démontrer la brûlante actualité d'à peu près n'importe quoi, d'après le syntagme désormais bien connu : « Des chercheurs américains ont récemment démontré que ... ».

Or c'est sans doute cette convergence vers les enjeux sociétaux les plus actuels, ce regard lucide et implacable sur le monde contemporain tel que le pratique Yasmina Reza dans ses œuvres, qui interpellent la recherche américaine. Je rappellerai d'ailleurs que les Etats-Unis ont reconnu l'importance de l'œuvre de Reza très tôt en lui accordant deux Tony Awards pour la meilleure pièce, le premier en 1998 pour *Art*, le second en 2009 pour *Le Dieu du carnage*.

Dans les circonstances politiques actuelles, on ne s'étonnera pas du succès foudroyant et de l'attention que la critique porte désormais aussi à d'autres textes, par exemple au roman *Hommes qui ne savent pas être aimés*, qui sous son titre initial, *Adam Haberberg*, avait bizarrement eu moins de succès. De nombreuses études parues ces quatre dernières années portent sur ce roman, notamment (permettez-moi de citer leurs titres en anglais) « The Winner takes it all, the Loser even more » ou encore « Toxic Masculinity : From Adam's Rib to Donald's Wiener ».

Il est à prévoir que la toute première pièce de Yasmina Reza, *Conversations après un enterrement*, fera aux Etats-Unis également l'objet de travaux similaires à partir de la fin janvier 2021.

Par ailleurs, comme nous sommes à une époque où l'on demande aux sciences humaines et à l'art de participer activement aux grands défis de notre temps, tels que le changement climatique, des chercheurs américains ont récemment réussi à mettre en évidence la dimension écologique de l'écriture de Reza, notamment dans une étude intitulée « Reza to Greta : Reading *La Traversée de l'hiver* as an Ecological Allegory ». Toujours d'actualité est bien sûr l'enjeu du genre (*gender*) et de la lutte anti-discriminatoire. Je citerai ici « From #metoo to 'balance ton porc' : Weinstein, Strauss-Kahn, Polanski », qui examine notamment la mise en scène de *Carnage* par Roman Polanski. Une autre étude s'intitule « Gender Trouble in Reza's *Anne-Marie la Beauté* », sa dernière pièce dans laquelle l'un des acteurs fétiches de Reza, André Marcon, joue le rôle d'Anne-Marie.

Je vous propose de passer à l'Allemagne, l'autre pays où les écrits de Yasmina Reza ont eu, très tôt, un fort impact. Récemment, on a soutenu à l'Université de Wuppertal une thèse de doctorat consacrée entièrement à l'œuvre théâtrale de Reza. Je cite le titre en allemand pour que vous puissiez admirer la sobriété de l'approche : « Yasmina Rezas Theater im Lichte des frühen Horkheimer und des späten Feuerbach, mit besonderer Berücksichtigung der sekundären Nebenfiguren ». Une thèse de plus de mille pages, couronnée, cela va de soi, de la mention *Summa cum*

penibilitate et qui sera prochainement publiée aux éditions universitaires de Nulle Part.

De façon générale, c'est la dimension politique des écrits de Yasmina Reza qui intéresse beaucoup les chercheurs allemands. Une pièce comme *Le Dieu du carnage*, en allemand *Der Gott des Gemetzels*, a ainsi été lue en Allemagne comme un roman à clé sur les relations internes à la *Gro Ko*, la grande coalition gouvernementale du parti conservateur d'Angela Merkel et des socialistes. En témoigne notamment cette analyse perspicace intitulée « Annegret Kramp Karrenbauer et le sort du Hamster », qui propose une relecture astucieuse de la scène du hamster abandonné en pleine nature par le personnage d'Alain (en qui on peut selon la chercheuse éventuellement reconnaître Horst Seehofer). On est d'accord que c'est là une thèse spéculative, mais très séduisante. Depuis le récit que Yasmina Reza a fait de la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy, en 2007, sous le titre *L'Aube le soir ou la nuit*, il apparaît en tout cas qu'une telle lecture politique n'est probablement plus tout à fait à exclure.

Venons-en à la Suisse laquelle, j'ai le regret de l'avouer, ne s'est pas encore particulièrement illustrée dans le domaine des études rezatiennes, alors même que ses pièces de théâtre y ont également connu un beau succès. Signalons néanmoins une traduction en rhéto-romanche du roman *Heureux les heureux*, « Allegra per ils allegers », transposée par l'écrivain Arno Camenisch et publiée aux éditions Subvenziuns à Coire.

On nous annonce par ailleurs la parution prochaine, dans une collection satirique, de *Falscher Sarko, echte Reza*, qui constitue la suite, attendue depuis longtemps, de *Falscher Mao, echter Goethe* aux éditions de la Neue Zürcher Zeitung.

Une particularité suisse est sans doute l'intérêt des études gastronomiques pour notre auteure, car on nous signale une étude sur la représentation de la raclette chez Reza, dans la revue valaisanne *Fendant et Cie*, ainsi qu'une performance artistique à la Kronenhalle de Zürich intitulée « Der Gott des Geschnetzelten », qui n'a malheureusement pas encore pu avoir lieu en raison de la pandémie.

Pour finir, évoquons le cas du pays d'origine de notre auteure, où son succès auprès d'un public international a longtemps fait obstacle à sa reconnaissance académique. Mais cette situation est, là encore, en train de changer depuis la nouvelle mise en scène de la célèbre pièce *Art* où les acteurs portent désormais des gilets jaunes.

D'ailleurs, la toile blanche du texte original a également été remplacée, dans un souci d'actualisation, par une caricature tirée du journal *Charlie Hebdo* – ce qui a eu comme effet collatéral que le théâtre est désormais non seulement fermé pour cause de COVID-19, mais aussi sous haute surveillance par la gendarmerie. En revanche, l'auteure a semble-t-il refusé le changement de titre voulu par le metteur en scène, à savoir, au lieu de « Art », « Marre ». On peut la comprendre.

Pour conclure, je vous propose de jeter un coup d'œil sur les textes à venir. De source bien informée (mais qui doit évidemment rester anonyme), nous avons appris que Yasmina Reza serait en train d'écrire une nouvelle pièce de théâtre dans laquelle plusieurs figures du monde politique se retrouvent dans un hôpital de fortune, en pleine pandémie, en attendant d'être vaccinés. Parmi les protagonistes figureraient (à ce qu'il semble) un jeune Président de la République et son épouse, Marine Le Pen et

son cher papa ainsi qu'un étrange médecin suisse qui a la fin de la pièce saute dans une rivière. On ne sait pas encore, en revanche, s'il s'agira là d'une comédie ou d'une tragédie. Le suspens reste donc intact !

Dans ce sens :

Vive Yasmina Reza.

Vive la République des Lettres.